

Stefan Zweig  
**Le Monde d'hier**

folio <sup>essais</sup>





COLLECTION  
FOLIO ESSAIS



Stefan Zweig

# Le Monde d'hier

*Traduit de l'allemand  
par Dominique Tassel*

Gallimard

Cette édition est extraite du volume  
*Romans, nouvelles et récits, II*,  
publié sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre  
dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

© Éditions Gallimard, 2013.

Illustration Emmanuel Polanco

Stefan Zweig naît à Vienne le 28 novembre 1881. Issu d'une famille aisée appartenant à la communauté juive, il a tout loisir de poursuivre ses études supérieures en philosophie et en histoire de la littérature, qui déboucheront sur un doctorat en philosophie. Grand amateur de voyages, il parcourt l'Europe (Belgique, France, Espagne, Italie, Angleterre, Écosse, Pays-Bas) et se rend en Algérie, avant de partir pour un long périple en Birmanie, à Ceylan et en Inde. En 1912, il fait la connaissance de sa future femme, la romancière Friderike Maria Burger. Il a alors déjà publié deux recueils de poèmes et plusieurs nouvelles parmi lesquelles *L'amour d'Erika Ewald* et *Le voyage*. Durant la Première Guerre mondiale, il est affecté au service des archives militaires : son expérience du conflit développera son pacifisme, inébranlable et maintes fois réaffirmé, et qui le conduira à s'associer au mouvement pacifiste international fin 1917. Installé à Salzbourg après la guerre, Zweig est un pilier de la vie intellectuelle autrichienne, et son œuvre acquiert une renommée internationale. Traducteur (Baudelaire, Verlaine, Émile Verhaeren, Romain Rolland), poète, dramaturge, auteur d'un livret d'opéra pour Richard Strauss — *La femme silencieuse* —, c'est surtout en tant que nouvelliste qu'il rencontre une très large audience, des recueils comme *Amok* ou *La confusion des sentiments* connaissant

un succès considérable. Influencé par la psychanalyse de Freud, auquel il consacre un essai intitulé *La guérison par l'esprit*, Zweig est un maître de l'analyse psychologique, qui se déploie dans ses nouvelles comme dans ses essais littéraires critiques — tels *Trois maîtres*, consacré à Balzac, Dickens et Dostoïevski, ou encore *Trois poètes de leur vie*, sur Stendhal, Casanova et Tolstoï — et ses biographies romancées — parmi lesquelles *Fouché*, *Marie-Antoinette*, *Marie Stuart*, *Montaigne*. Désespéré par l'arrivée au pouvoir d'Hitler, et par le sort réservé aux Juifs sous l'égide du pouvoir nazi, Zweig émigre en Angleterre en 1934. Il poursuit néanmoins son activité littéraire et intellectuelle et part pour une tournée de conférences aux États-Unis. En 1937 est publié à Vienne *La pitié dangereuse*, son seul roman achevé. Séparé de son épouse, ayant vendu sa maison de Salzbourg, il voyage sans cesse. En 1938, Zweig est déchu de sa nationalité autrichienne à la suite de l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne. La nationalité britannique lui est accordée en mars 1940, mais Zweig souffre et se considère comme apatride. Après une série de conférences à Paris, à New York et en Amérique du Sud, il s'installe au Brésil avec sa nouvelle épouse, Lotte Altmann. Il écrit son autobiographie, *Le Monde d'hier*. La nouvelle intitulée *Le joueur d'échecs* sera sa dernière œuvre : Zweig ne veut plus vivre dans un monde dominé par les nazis dont la victoire finale lui semble inévitable, dans lequel sa « patrie spirituelle, l'Europe, s'est détruite elle-même ». Pessimiste, déprimé, il se suicide avec sa femme en absorbant des médicaments.



## Présentation

*Le Monde d'hier* est souvent défini comme « l'auto-biographie » de Stefan Zweig, par l'effet d'un sous-titre qui convoque un point de vue d'outre-tombe: *Souvenirs d'un Européen*. L'ouvrage a été lu avec émotion, depuis sa parution en 1942, comme la dernière lettre d'un condamné innocent, l'ultime message d'une victime de la barbarie, dans l'ombre de la mort volontaire de l'auteur et de sa femme. Même Thomas Mann, qui avait peu de tendresse pour Stefan Zweig, semble avoir approché ce sentiment. Il ne fait aucun doute que cet affect a contribué au succès constant d'un livre publié peu après un suicide auquel la presse avait donné un retentissement mondial.

Il faut cependant imputer ce succès à des raisons plus intrinsèques et objectives, à l'alchimie particulière qui cristallise, autour de la sympathie émue pour le sort tragique de l'homme de lettres, quelques facteurs remarquables: l'inscription évidente et précise du *Monde d'hier* dans la partition historique traumatisante du xx<sup>e</sup> siècle, l'indulgence nostalgique et durable des lecteurs à l'égard d'une Autriche-Hongrie exemptée de toute responsabilité

dans les catastrophes de l'époque, l'incontestable qualité d'écriture de l'ensemble, l'absence de tout équivalent concurrent dans le monde du livre, enfin, un équilibre original entre l'objectivité apparente du vaste matériau historique évoqué et la subjectivité de la mémoire ou du jugement de l'individu Zweig. L'affect émotif lié aux circonstances de la parution rend cette alchimie efficiente et admirable : les lecteurs, de surcroît, y reconnaissent l'auteur de nouvelles tant aimées, où ils se sont eux-mêmes reconnus, se constituent dans le deuil en communauté, sinon en Église invisible. C'est encore cette dimension affective qui anime sans doute quelques réceptions moins favorables, dénonçant les omissions, les ambiguïtés et les dissimulations plus ou moins conscientes de l'ouvrage sur lesquelles les lecteurs non avertis ou aveuglés risquent de passer naïvement. À plusieurs égards, *Le Monde d'hier* est la matrice d'un vaste symptôme et la permanence de son succès un phénomène qui doit intéresser comme tel l'historien du xx<sup>e</sup> siècle.

Ce n'est pas une autobiographie au sens strict ou ordinaire. Dans une lettre du 19 septembre 1941 à son traducteur argentin Alfredo Cahn<sup>1</sup>, Zweig, qui avait songé d'abord au titre « Mes trois vies » (« Meine drei Leben »), en envisageait d'autres, en plusieurs langues, d'inscription plus historique, dans le registre nostalgique ou mélancolique : « Génération éprouvée » (« Geprüfte Generation »), « Ces jours enfuis » (« These Days Are Gone »), « Les Années qu'on ne fera pas revenir » (« Die unwiederbringlichen Jahre »), ou encore « Une vie pour l'Europe » (« Ein Leben für Europa ») et « Vie d'un Européen » (« Vida de un Europeo »).

En omettant d'y faire figurer les personnes de son entourage privé le plus proche (les femmes de

sa vie, en particulier, pas plus que les amis intimes, n'y jouent pratiquement aucun rôle), en privilégiant l'évocation de figures historiques déjà reconnues, Zweig ne s'engage pas, malgré les apparences, dans le dégagement de la sphère subjective. Bien au contraire. Il la fait triompher. Il faut citer ici son biographe Serge Niémetz, également traducteur du *Monde d'hier*: « Plus d'un s'y est laissé prendre, et a lu *Le Monde d'hier* comme si chaque phrase en était d'une scrupuleuse exactitude, alors que l'auteur s'y révèle avant tout de façon subjective, comme malgré lui, dans son prodigieux talent d'évocation, mais aussi dans les distorsions du réel que son art exige, dans l'idéologie spontanée qui imprègne son livre et lui donne forme, et peut-être au premier chef dans l'insistance qu'il met à se présenter en humaniste apolitique, en Européen dont la culture pacifique et conciliatrice, synthèse d'apports judéo-chrétiens et antiques, germains et latins, unis par l'esprit des Lumières, est appelée malgré tout à transcender le mal historique<sup>2</sup>. »

En intitulant son grand livre testamentaire *Le Monde d'hier*, Zweig insiste plus que ne le fait la langue française sur la « proximité » personnelle de cet « hier » englouti, dans le même temps que le déictique « le » élargit aux dimensions du monde entier l'univers humain, politique et culturel de la double monarchie austro-hongroise: comme si l'auteur avait pressenti, outre la nature universelle de la catastrophe en cours dont son pays natal était l'épicentre, l'intégration progressive de cet univers dans un monde « globalisé » (l'allemand a conservé ce mot anglais auquel le français a substitué « mondialisé ») où il n'existerait plus de zones vivant pour soi dans un équilibre intérieur et une apparente

sécurité, après un long cycle de désastres inclinant l'opinion générale à regretter la disparition d'une mythique Cacanée<sup>3</sup>, Atlantide idyllique et bon-homme, encore visible sur les seize images-seconde des vieilles actualités en noir et blanc, dont Zweig sait débusquer, à l'occasion, la part d'ombre.

Si l'on peut parler malgré tout d'une autobiographie, elle serait d'un troisième genre, ni récit éminemment personnel comme celui de Jakob Wassermann en 1921, *Mein Weg als Deutscher und Jude* (*Mon chemin d'Allemand et de Juif*) ni bilan résolument tourné vers l'extérieur comme celui que fait Heinrich Mann en 1945 dans *Ein Zeitalter wird besichtigt* (*Visite d'une époque*). Dans ce troisième genre, le narrateur raconte sur le mode mineur du témoignage l'histoire que se raconte l'auteur. Mais dès lors que l'ensemble structuré par les principales phases de l'existence du sujet Stefan Zweig demeure entraîné par un vaste brassage du monde extérieur, il emmène en permanence ses lecteurs dans un carrousel de remarques personnelles pleines d'intelligence tournées tantôt vers l'histoire, tantôt vers la sociologie, tantôt vers l'analyse esthétique, anthropologique, psychologique ou explicitement politique. L'analyse du comportement ambigu de l'Angleterre à l'égard de l'Allemagne nationale-socialiste, par exemple, est tout à fait intéressante de la part d'un homme qui avait acquis la nationalité britannique et avait acheté une maison à Bath, l'antique *Aquae Sulis*, qui restait à l'Angleterre ce que Salzbourg avait été à l'Autriche. C'est ce kaléidoscope, en fin de compte, qui a fasciné et fascine encore les lecteurs.

L'ouvrage a irrité certains témoins du siècle : Hannah Arendt, en particulier, a vilipendé la mollesse

et la cécité de Zweig face à l'antisémitisme autrichien dans le compte rendu rédigé pour le *Menorah Journal*, la revue qu'Israel Zangwill avait célébrée comme « l'unique périodique intellectuel dont dispose la communauté juive anglophone », et qui s'était fortement marquée à gauche dans les années 1930 sous l'impulsion d'Elliott E. Cohen et Herbert Solow<sup>4</sup>. La lecture du *Monde d'hier* pouvait cristalliser le souvenir des indécisions et fuites devant la prise de parti qui avaient émaillé la vie publique de l'auteur.

On ne perdra pas de vue cependant les conditions concrètes de sa rédaction, qui l'assignaient d'emblée à la subjectivité des archives mentales, loin de toutes les sources documentaires dont l'auteur aurait aimé disposer, qui parfois auraient pu le tirer d'affaire ou l'inciter à un souvenir plus complet, mais auraient plus vraisemblablement ralenti et inhibé la genèse de l'ouvrage. Le monde d'aujourd'hui avait englouti jusqu'aux archives de celui d'hier, mais offert ainsi à la mémoire de celui d'hier, par la grâce du poète exilé, un salut plus assuré.

\*

Le manuscrit de la première version du *Monde d'hier*, intitulé dans un premier temps « Blick auf mein Leben » (« Regard sur ma vie »), comporte à la dernière page l'indication « Ossining [États-Unis], 1-30 juillet 1941 ». Il est rédigé à la main d'une écriture très serrée, et a fait l'objet d'une révision ultérieure, dans laquelle des passages entiers sont supprimés et d'autres introduits. Zweig l'a offert à la bibliothèque du Congrès à Washington, en remerciement des belles heures passées dans les bibliothèques publiques américaines. C'est Lotte Altmann,

la seconde épouse de l'écrivain, qui a dactylographié le texte en intégrant toutes les corrections.

Dans ce manuscrit, à la fin du dernier chapitre, intitulé « L'Agonie de la paix », Zweig avait écrit sous la date trois phrases qu'il ne reprit pas dans la version définitive : « Tel fut le premier jour. Puis il en vint d'autres, clairs et sombres, ennuyeux et vides, vint tout le temps roulant de la guerre, dont je ne parle pas. Tandis que j'écris ces lignes, sa main écrit d'une écriture plus dure et plus sanglante sa chronique de bronze, et nous n'en sommes encore qu'au commencement du commencement. C'est seulement quand elle sera finie, qu'il conviendra pour nous de recommencer. »

À notre connaissance, il n'existe pas d'édition allemande annotée de cet ouvrage, expédié à l'éditeur quelques jours avant le suicide de Zweig et publié à titre posthume en 1942 aux Éditions Bermann-Fischer à Stockholm, sous le titre *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers*. Zweig avait songé quelque temps à publier la version allemande au Brésil.

LE MONDE D'HIER  
SOUVENIRS D'UN EUROPÉEN

*Allons à la rencontre du temps  
Comme il nous cherche*

SHAKESPEARE, *Cymbeline*<sup>1</sup>.





## AVANT-PROPOS

Jamais je n'ai donné à ma personne une importance telle que me séduise la perspective de faire à d'autres le récit de ma vie. Il a fallu que s'en produisent des choses, infiniment plus de choses que le lot d'événements, de catastrophes et d'épreuves généralement imparti à une seule génération, pour que je trouve le courage de commencer un livre dont je suis le personnage principal ou — plus exactement dit — le centre. Rien ne m'est plus étranger que d'en profiter pour me mettre en avant, sinon comme commentateur d'une projection de photographies; l'époque fournit les images et je ne fais que donner les mots qui vont avec, si bien qu'à proprement parler ce n'est pas *mon* destin que je raconte mais celui d'une génération entière, cette génération si particulière à laquelle j'appartiens, chargée de destin comme peu l'ont été dans le cours de l'histoire. Chacun d'entre nous, même le plus modeste et le plus insignifiant, a été retourné dans son existence la plus intime par les secousses volcaniques quasi ininterrompues de notre terre européenne; et la seule préséance que je puisse m'accorder dans cette foule innombrable est celle d'avoir été à chaque fois,

en tant qu'Autrichien, que Juif, qu'écrivain, qu'humaniste et que pacifiste, à l'endroit précis où ces séismes se sont manifestés avec le plus de violence. Ils ont saccagé trois fois ma maison et mon existence, m'ont détaché de tout jadis et de tout passé, et leur véhémence dramatique m'a précipité dans le vide, dans ce « nulle part où aller » qui m'était déjà familier. Mais je ne m'en plains pas; celui qui n'a pas de patrie acquiert justement une autre liberté, celui qui n'est plus lié à qui ou quoi que ce soit n'a plus besoin de ménager qui ou quoi que ce soit. Ainsi puis-je espérer pouvoir satisfaire à l'une au moins des principales conditions requises pour donner une image assez juste de son époque: la sincérité et l'impartialité.

Détaché de toute racine et même de la terre qui nourrissait ces racines — voilà ce que je suis comme peu l'ont été dans les siècles des siècles. Je suis né en 1881 dans un grand et puissant empire, la monarchie des Habsbourg, mais qu'on ne la cherche pas sur la carte: elle a été rayée sans laisser de trace. J'ai grandi à Vienne, métropole supranationale vieille de deux mille ans, et j'ai dû la quitter comme un criminel avant sa dégradation en ville de province allemande. Mon œuvre littéraire, dans la langue où je l'ai écrite, a été brûlée et réduite en cendres, dans le pays même où mes livres avaient gagné l'amitié de millions de lecteurs. Aussi je n'ai plus de place nulle part, étranger partout, hôte de passage dans le meilleur des cas; même la patrie que mon cœur avait élue, l'Europe, est perdue pour moi depuis qu'elle se déchire et se suicide pour la seconde fois dans une guerre fratricide. Contre ma volonté, je suis devenu le témoin de la défaite la plus terrifiante de la raison et du triomphe le plus sauvage de la brutalité dans

la chronique des temps ; jamais — et je le relève sans aucune fierté mais avec un sentiment de honte — jamais une génération n'a subi comme la nôtre une telle rechute morale après un tel sommet de l'esprit. Dans ce petit intervalle qui sépare le moment où la barbe a commencé à me pousser et celui où elle commence à devenir grise, dans ce demi-siècle, il s'est produit plus de métamorphoses et de changements radicaux qu'autrefois dans le courant de dix générations, et chacun d'entre nous le sent : presque trop ! Et mon aujourd'hui est si différent de chacun de mes hier, avec mes périodes ascendantes et mes chutes brutales, qu'il me semble parfois que j'ai vécu non pas une mais plusieurs existences absolument différentes les unes des autres. Car il m'arrive souvent, quand je dis sans y penser « ma vie », de me demander involontairement : « *Quelle* vie ? » Celle d'avant la guerre mondiale, d'avant la Première ou d'avant la Seconde, ou la vie d'aujourd'hui ? Et puis je me surprends une nouvelle fois à dire « ma maison » sans savoir immédiatement de laquelle je parlais parmi celles d'autrefois, si c'était celle de Bath, celle de Salzbourg ou la maison de mes parents à Vienne. Ou à dire « chez nous » et à devoir me rappeler avec frayeur que pour les gens de ma patrie il y a beau temps que je suis aussi peu des leurs que pour les Anglais ou les Américains, que là-bas je n'ai plus de lien d'appartenance organique et qu'ici je ne suis jamais tout à fait intégré ; le monde dans lequel j'ai grandi, celui d'aujourd'hui et celui qui se trouve entre les deux se séparent de plus en plus pour ma sensibilité en mondes totalement différents. Chaque fois que je parle avec des amis plus jeunes et leur raconte des épisodes d'avant la Première Guerre, je remarque en écoutant leurs questions étonnées

combien de choses sont devenues pour eux historiques ou inconcevables parmi celles qui relèvent encore pour moi de la réalité évidente. Et il y a en moi un instinct secret qui leur donne raison : entre notre aujourd'hui, notre hier et notre avant-hier, tous les ponts ont été coupés. Moi-même, je ne peux m'empêcher d'être étonné par l'abondance et la diversité que nous avons resserrées dans l'espace exigu d'une existence unique — il est vrai on ne peut plus inconfortable et menacée —, dès le moment où je la compare simplement, pour commencer, avec la forme de vie de mes aïeux. Mon père et mon grand-père, qu'ont-ils vu ? Ils vécurent chacun leur vie sur un mode uniforme. Une vie homogène du début à la fin, sans ascension ni chute, sans bouleversement ni danger, une vie de légères tensions, de transitions imperceptibles ; c'est sur un rythme égal, tranquille et paisible que la vague du temps les a portés du berceau à la tombe. Ils vécurent dans le même pays, dans la même ville et même, pour la majorité, dans la même maison ; ce qui se passait à l'extérieur dans le monde n'avait finalement lieu que dans les journaux et ne frappait pas à la porte de leur chambre. On ne sait quelle guerre eut bien lieu de leur temps on ne sait trop où, mais ce n'était qu'une toute petite guerre à l'aune de celles d'aujourd'hui, et elle se déroulait loin à la frontière, on n'entendait pas les canons et au bout de six mois elle était éteinte, oubliée, feuille morte de l'histoire, et la vie ancienne, la même, pouvait reprendre. Quant à nous, tout ce que nous avons vécu l'a été sans retour, rien n'est resté de ce qui précédait, rien n'est revenu ; c'est à nous qu'a été réservé de subir au maximum ce que l'histoire répartit ordinairement avec parcimonie, l'assignant à chaque fois à tel pays particu-

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

ROMANS, NOUVELLES ET RÉCITS, 1 & 2, Bibliothèque de la Pléiade

NOUVELLE DU JEU D'ÉCHECS, Folio Classique n° 5642

AMOK, Folio Classique n° 5643

LE JOUEUR D'ÉCHECS / *SCHACHNOVELLE*, Folio Bilingue n° 185

VINGT-QUATRE HEURES DANS LA VIE D'UNE FEMME, Folio Classique n° 5661

ANGOISSES, Folio Classique n° 5662

NOUVELLE DU JEU D'ÉCHECS, Folioplus classiques n° 263

DÉCOUVERTE INOPINÉE D'UN VRAI MÉTIER suivi de LA VIEILLE DETTE, Folio 2€ n° 5905

VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UNE FEMME / *VIERUNDZWANZIG STUNDEN AUS DEM LEBEN EINER FRAU*, Folio Bilingue n° 12

VOLPONE (en collaboration avec Jules Romains), Le Manteau d'Arlequin

Stefan Zweig

# Le Monde d'hier

## Souvenirs d'un Européen

Traduit de l'allemand par Dominique Tassel

Rédigé en 1941 au Brésil où le triomphe du nazisme en Autriche a contraint Zweig à émigrer, *Le Monde d'hier* raconte une perte : celle d'un monde de sécurité et de stabilité apparentes, où chaque chose avait sa place dans un ordre culturel, politique et social qui nourrissait l'illusion de l'éternité. Un monde austro-hongrois et une ville sans égale, Vienne, qu'engloutira le cataclysme de 1914.

Dans ce qui est l'un des plus grands livres-témoignages sur l'évolution de l'Europe de 1895 à 1941, Zweig retrace dans un va-et-vient constant la vie de la bourgeoisie juive éclairée, moderne, intégrée, et le destin de l'Europe jusqu'à son suicide, sous les coups du nationalisme, de l'antisémitisme, de la catastrophe de la Première Guerre mondiale et de l'effondrement de l'Empire austro-hongrois, sans oublier le rattachement de Vienne au Reich national-socialiste. Ce tableau d'un demi-siècle de l'histoire de l'Europe résume le sens d'une vie, d'un engagement d'écrivain, d'un idéal d'une République de l'intelligence par-dessus les frontières.

Chemin faisant, le lecteur croise les amis de l'auteur : Schnitzler, Rilke, Rolland, Freud, Verhaeren ou Valéry.